

SCÈNE DE CRIME

RUE DE L'ÉCHAUDÉ

INAUGURATION DE L'EXPOSITION
LE 22 NOVEMBRE EN PRÉSENCE DE
L'ARTISTE // JUSQU'AU 5 JANVIER 2019

ARIANE FRUIT

GALERIE DOCUMENTS 15
15 RUE DE L'ÉCHAUDÉ 75006 PARIS



INVITATION / JEUDI 22 NOVEMBRE À PARTIR DE 18 HEURES



UN GESTE DE TAILLE

On le pressait, là-haut, de rendre sa copie. En trente ans de métier, il n'avait jamais compris comment ses collègues s'y prenaient pour faire entrer l'incroyable complexité d'un crime dans les cases stériles de l'analyse scientifique. Et la scène découverte au fond d'un local sinueux du 18ème arrondissement de Paris résistait plus encore que les autres. Cette vue plongeante occupait tout son paysage mental. Entre deux gorgées de whisky bien tassé, il relut les premières lignes du procès-verbal de constatation rédigé tard dans la nuit :



« Sur la matrice d'un sol de linoléum bleuâtre de 2 mètres par 2 mètres 70, avons découvert l'empreinte d'une femme, allongée face contre sol, le bras suspendu dans un geste de taille. Le corps est disposé au centre d'une pièce rectangulaire, dont l'un des quatre murs ouvre sur la rue quand les trois autres sont chargés d'œuvres ou soutiennent du mobilier de professionnel. Tout porte à croire que ce lieu abrite une intense activité artistique. »



Plus loin, il avait dressé l'inventaire exhaustif des objets composant ce bazar incroyablement ordonné, un travail de liste dont

il était sorti plus confus encore. Rien de très aidant, donc, pour la suite de l'enquête. Il récapitula mentalement ses rares certitudes : cette scène était le fruit d'un acharnement de plusieurs mois, elle illustrait la persévérance de son auteure, ses goûts pour l'illusion de l'exactitude photographique. Il y avait là un sens inouï de la composition : c'était l'œuvre d'une véritable artiste du crime.



Et après ? Trop de choses se heurtaient, l'affaire semblait insoluble. Il en avait pourtant résolu, des cas, par le passé. Pour celui-ci il avait puisé dans les vieux souvenirs du cas Spoerri et sa topographie du hasard, dans les échos de Baumgartner ou dans les crimes de Dix, sans résultats probants. Ce qu'il pouvait établir nettement, c'était la préméditation avec intention de créer. Pour le reste, il éprouvait la délicieuse sensation de se faire balader. Cette œuvre était certes jonchée d'indices mais il s'agissait de le mener sur de fausses pistes, pour épargner l'essentiel.



Les armes du crime, par exemple, étaient restées sur place et livraient trop facilement un *modus operandi* : planches

photographiques, têtes de gouge, matériel informatique, vieille presse, scories de linoléum. L'artiste avait poussé le bouchon jusqu'à intégrer des références à d'autres criminels, jusqu'à proposer des modes d'analyse de son propre délit.



En réalité, à chacun, la scène parlait différemment et personne ne s'intéressait aux mêmes détails. Le concernant, il revenait sans cesse à cet homme sans tête près de la fenêtre, aux yeux durs dans l'assiette, à l'opaque tâche de sang d'encre et surtout au gant de plastique noir. Il songea soudainement aux mains qu'avait protégées ce gant. Elles avaient dû souffrir beaucoup pour arriver à ce résultat vertigineux.

Il devinait des paumes abîmées par l'effort d'une lutte à mort : des paumes tout à la fois coupables et victimes de création.



Finalement, cette criminelle se jouait des regardeurs, des témoins et peut-être d'elle-même. Elle les condamnait tous à plonger avec elle dans cette mise en abîme existentielle. L'artiste était partout mais partout inatteignable. Impossible d'établir le moindre portrait-robot. Il savait une chose cependant : elle recommencerait. Et, bon Dieu, il avait hâte.

ÉLODIE KUHN



GRAVEUSE EN SÉRIE

Ça se passe par terre. Au sol. En bas.
Rien d'étonnant : une scène de crime fonctionne aussi comme un dur rappel à la gravité.
D'un côté, on est aplati au sol, rudement réduit aux deux dimensions de la feuille devant ce corps du délit recroquevillé, vaguement en lévitation sur son plan quadrillé. Marqué, mais inerte.
Inerte d'ailleurs, est-ce si sûr ?

Une main se détache, s'agite peut-être encore, gratte le sol. Avant d'avoir pu s'intéresser à cette main, on découvre sur les bords du cadre l'élévation des meubles et murs restés debout dans la pièce, qui trouent maintenant les quatre bords du plan qu'ils compriment de leur falaises verticales, en 3D.

La gravure bidimensionnelle bascule alors dans la photographie métrique judiciaire qui *shoote* par dessus, survole de haut les scènes de crimes pour en établir le relevé légal stéréométrique. Cet œil photographique, tout en aplatisant la silhouette par terre, nous oblige aussi par un vertigineux haut le cœur à nous percher en altitude, sous la perspective divergente d'un survol qui écrase : le corps aplati est ainsi vu de haut. De très haut. Pas d'aussi haut que le regard de Dieu dans les scénographies baroques, mais enfin, d'assez haut, à la hauteur du Préfet de police.

Graver par terre, quelle drôle d'idée ! Depuis longtemps nos sols sont quadrillés de dalles orthogonales, jointes bords à bords. Ariane

Fruit les traite ici comme une mise au carreau disponible à même le sol de son atelier. Cela déjoue la perspective renaissance qu'Alberti ou Dürer redressaient à la verticale, à l'aplomb d'un artiste qui domine le plan de toute sa hauteur. Ici, la grille perspective est retombée par terre. On n'a pas affaire à un regardeur, mais à une graveuse, pire, à une graveuse en série, dont la place sociale on s'en doute, reste au sol.

La fameuse grille perspective n'était pas une fenêtre alors, mais un vulgaire tapis de sol ? De préférence en linoleum !

Ce support industriel de même âge que la photo marque un seuil populaire en gravure. Mais avec *Scène de crime*, c'est le sol en lino lui-même qui fait office de matrice. Cela insiste sur l'aspect géographique de la gravure (*grapho* : je trace, j'écris), comme dans géographie : tracer par terre. Cette gravure au pied, gravure de sol, géogravure s'émancipe des cadres de la presse.

Mais en même temps, la gravure croise la criminalistique. Polyclète le sculpteur qui fixait le Canon (la règle) des belles proportions, est remplacé par Bertillon, scribe kafkaïen de la Préfecture de police, qui invente ces mises en série fascinantes de couleurs d'iris, de planches de nez, d'oreilles, tout comme ce dispositif judiciaire de la photographie métrique.

Ce croisement de la gravure ancienne et de la photographie est au cœur du travail d'Ariane Fruit : rencontre de deux procédés de reproduction mécanique, qu'elle agence de manière à placer son intervention de graveuse (d'aggraveuse) au cœur d'un atelier devenu chambre noire, s'aidant des clichés photo pour restituer une prise de vue qu'elle développe à la main, par incision patiente, creusant dans la matrice pour enlever les blancs. Ici, le dispositif au sol, qui traverse la gravure, la précipite dans cette forme sociale et inquiétante de la photographie d'Etat. Le détour par la Préfecture de police est indispensable pour apprécier la brutale torsion du cadre de vue, simultanément cloué au sol, aplati dans sa trame perspective, et surélevé. Sans *corpus delicti*, pas de crime.



Mais le corps est ici flashé, de dos. Le portrait orgueilleux de l'artiste à sa fenêtre, Alberti le regardeur fait place à cette nouvelle venue : la géographeuse, miniaturisée dans la chambre photographique qui la surveille et la rend visible, dont elle distribue les lumières à la main.

...
**LA SCÈNE DE CRIME
AINSI EXPOSÉE
NE CONSTITUE PAS
LE CRIME LUI-MÊME,
MAIS BIEN SON RELEVÉ,
UNE ÉPREUVE PARMIS
D'AUTRES TIRÉE
À MÊME LE SOL ...**

La scène de crime ainsi exposée ne constitue pas le crime lui-même, mais bien son relevé, une épreuve parmi d'autres tirée à même le sol, carreau après carreau, et qui en redresse les tirages dans l'espace habituel des images d'art, à la verticale. Mais l'ensemble de l'œuvre contient aussi la matrice de la gravure (c'est-à-dire le sol de

l'atelier), et son procédé : le temps extrêmement long du révélateur, assumé ici par la graveuse à quatre pattes, sorte de limace aveugle qui transforme copeau par copeau son vieux sol lino en écran réfléchissant.

ANNE SAUVAGNARGUES

Photographie (profil et face).



Empreintes digitales (main gauche).



Empreintes digitales (main droite).



Seren 12 fr

Née en 1975, Ariane Fruit pratique assidument le dessin avant de s'orienter vers la photographie. Elle obtient en 2000 un diplôme de photographe de laboratoire de l'École des Gobelins à Paris. Quelques années plus tard elle découvre la gravure et expérimente de nombreuses techniques de l'estampe qui lui permettent d'interpréter ses photographies capturées selon

des dispositifs précis. Elle explore notamment le thème de la ville à travers plusieurs séries sur les transports en commun et les zones en friche. Elle a reçu plusieurs prix dont le prix Gravi'x en 2017 pour la série de linogravures *La Meute*. Depuis 2013, elle travaille dans un atelier collectif du quartier de la Goutte d'or à Paris (Association *À Titre Provisoire / Tilleul Presses*).



" En juin 2017, quelqu'un me suggère de graver le sol de mon atelier. L'idée me surprend et m'enchanté instantanément. "

Debout au milieu de la pièce j'observe le sol, et tout autour les meubles, les images et les objets. J'imagine une description du lieu vu d'en haut, comme si un œil regardait à travers un trou au milieu du plafond.

Cette perspective plongeante m'évoque les photographies métriques d'Alphonse Bertillon que j'avais vues peu de temps auparavant. C'est alors que je décide d'inclure ma silhouette gravant le sol au centre de l'atelier.

Du haut d'un escabeau je photographie les différentes parties de mon atelier, je les assemble sur ordinateur afin de structurer l'espace, puis les reporte étape par étape sur le sol.

Le premier geste est de tracer le contour de mon corps avec un feutre, comme dans les scènes de crime. Aux premiers coups de gouge, l'intérieur du sol surgit, avec son bleu indé-

finissable. Jour après jour les six parties de la scène de crime sortent du sol. Au fur et à mesure que je vis totalement immergée dans ce projet, de nouveaux éléments apparaissent : des textures contenant des traces comme des indices, des outils comme des armes, des images

comme des clins d'œil racontant la construction de l'œuvre elle-même. Après avoir gravé, j'imprime manuellement les dix exemplaires de *Scène de crime* à la prothèse de hanche ; cadeau d'un complice, remplaçant avantageusement la cuillère ou le baren, traditionnellement utilisés pour imprimer les gravures en taille d'épargne.

Scène de crime a nécessité plus d'un an de travail dont huit mois de gravure à même la sol.

Merci aux complices : François Baudequin, Pascale Blaizot, Rébecca Diaz, Pascal Gabet, Georgik, Élodie Kuhn, Laurent Lafuma, Cédric Matet, Placid, Anne Sauvagnargues
Et aux amis de l'atelier Association *À Titre Provisoire / Tilleul Presses*

LA GALERIE DOCUMENTS 15

a le plaisir de vous inviter à l'inauguration de l'exposition

ARIANE FRUIT
SCÈNE DE CRIME



Judi 22 novembre à partir de 18 heures en présence de l'artiste
Exposition du 23 novembre 2018 au 5 janvier 2019

GALERIE DOCUMENTS 15

15, rue de l'Échaudé
75006 Paris

www.galeriedocuments15.com
+33 (0)1 46 34 38 61
info@galeriedocuments15.com

du mardi au vendredi de 13h à 19h
& le samedi de 12h à 19h